

DIDIER DUMAS

***L'adolescence des enfants d'Adam, de Noé et d'Abraham***

Conférence reprise depuis dans *La Bible et ses fantômes* (Desclée de Brouwer, 2001)

Alors que l'analyse des mythes, occupe une place importante dans la constitution théorique de la psychanalyse, Freud s'est longtemps défendu de toucher à la mythologie biblique. Vivant à Vienne, dans une société assez antisémite, il ne pouvait se heurter de front à l'Église viennoise. Il n'a publié *Moïse et le monothéisme*<sup>1</sup> qu'après avoir émigré en Angleterre, car il n'ignorait pas qu'en prenant l'analyse du mythe pour théorie, comme il l'avait fait avec Oedipe, il reprenait à son compte un mode d'élaboration qui a, de tout temps, été celui des religieux, et plus précisément, de ceux qui, comme les confesseurs, les directeurs de conscience et les exorcistes, prenaient en charge la clinique de l'âme avant qu'il ne fonde la psychanalyse. Qu'il s'agisse en effet des druides, des chamans, des mystagogues grecs ou des prêtres des religions bibliques, les cliniciens de l'âme ont tous, de tout temps et dans toutes les civilisations, présenté leurs actes ou leurs pouvoirs, en les justifiant par des théories puisées dans la mythologie de leur culture.

Lorsque Freud publie son analyse du mythe d'Oedipe, il écrit à Lou Andreas-Salomé qu'il redoute au plus haut point qu'on le prenne pour un mystagogue. C'est pour éviter cela qu'il a doté la psychanalyse d'une parure scientifique et qu'étant athée, il l'a du même coup radicalement séparé de ses racines bibliques. Comme de plus, Freud a considéré l'esprit et ses pathologies dans une dimension strictement individuelle, il a fallu qu'apparaisse une nouvelle psychanalyse, la psychanalyse transgénérationnelle, pour que l'on puisse découvrir que tout ce qui fonde la psychanalyse contemporaine était déjà savamment esquissé dans la mythologie de la Genèse.

La Genèse est le premier tome d'un livre écrit à la gloire de ce père de l'homme qu'est le dieu biblique. Ce texte se présente donc comme une magistrale thèse sur le rôle revenant au père, non seulement dans la santé mentale de l'enfant, mais aussi dans celle, sociale, des peuples et civilisations. Le père biblique, le patriarche, est toutefois assez différent du père freudien. C'est un « père transgénérationnel » qui n'existe, ni indépendamment de ce que lui a transmis le sien, ni de ce qu'il transmet à ses enfants. C'est pourquoi les patriarches sont des pères qui illustrent les difficultés de la paternité et font des « fautes ». Dans la Genèse, ces « fautes » sont présentées comme des « défauts de parole » ou des « manques à parler » qui dénaturent l'esprit que Dieu a transmis à Adam, mais qui se transmettent de surcroît sur « trois ou quatre générations », comme le précise le cinquième verset des Dix Commandements.

Traduction œcuménique :

*C'est moi le SEIGNEUR, ton Dieu, un Dieu jaloux, poursuivant la faute des pères chez les fils sur trois et quatre générations...*

Traduction André Chouraqui :

*Oui, moi-même, IHVH, ton Elohim, El ardent, je sanctionne le tort des pères sur les fils, jusqu'au troisième et au quatrième cycle...*

Dans les termes des savoirs actuels, ce verset signifie : je suis cette dimension de l'inconscient faisant que les « manques à parler » des pères se transmettent sur trois ou quatre générations. L'adolescence des fils des premiers patriarches que sont Adam, Noé et Abraham, est ainsi marquée par les fautes que commettent leurs pères. C'est ce que je me propose de vous montrer, en continuant à considérer le texte à travers deux de ses traductions : la traduction œcuménique qui est commune à toutes les religions chrétiennes, et celle d'André Chouraqui qui est l'une des plus proches du texte originel hébreu. Commençons par le début.

Traduction œcuménique :

*Lorsque Dieu commença la création du ciel et de la terre, la terre était déserte et vide, et la ténèbre à la surface de l'abîme; le souffle de Dieu planait à la surface des eaux, et Dieu dit: "Que la lumière soit" Et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne. Dieu sépara la lumière de la ténèbre. Dieu appela la lumière "jour" et la ténèbre il l'appela "nuit" Il y eut un soir. Il y eut un matin : premier jour.*

Ce qui donne chez Chouraqui :

*ENTÊTE Elohim créait les ciels et la terre, la terre était tohu-bohu, une ténèbre sur les faces de l'abîme, mais le souffle d'Elohim planait sur les faces des eaux. Elohim dit: «Une lumière sera». Et c'est la lumière. Elohim voit la lumière: quel bien ! Elohim sépare la lumière de la ténèbre. Elohim crie à la lumière: «jour». À la ténèbre il avait crié: « nuit ». Et c'est un soir et c'est un matin : jour un.*

Plusieurs choses ici divergent. Tout d'abord le mot désignant Dieu, *Elohim*, qui est sa première appellation dans le texte originel hébreu. Chouraqui ne le traduit pas ce terme. Il refuse de le traduire par « Dieu », comme cela se fait habituellement, car en hébreu, *Elohim* est un pluriel. Au singulier « dieu » se dit *El*. Ce qui fait, que la traduction littérale de ce verset n'est pas : « *Lorsque Dieu commença la création du ciel et de la terre...* » Mais : « *Lorsque les dieux commencèrent la création du ciel et de la terre...* »

---

<sup>1</sup> Gallimard, Paris, 1948.

« Commença » est la traduction du mot hébreu, *béréshit*, qui est aussi celui que l'on a traduit par « Genèse ». Chouraqi le traduit par « tête ». Car, pour un grand nombre de commentateurs, ce mot est la clef du texte. Une clef qui en offre une double lecture :

En tête,... au moment où les *Elohîm* créaient, dans leur tête, le ciel et la terre, la terre était *tohu-bohu*... »

Et : « au moment où les *Elohîm* créaient, en tête, le ciel et la terre (créaient, dans la tête de l'homme, ses structures mentales), la terre était *tohu-bohu*... »

Ceci précise ce dont traite la mythologie d'Adam et de sa famille. Elle traite de la construction mentale de l'individu en l'abordant sous l'angle du rapport au père. Si ce n'est qu'ici, le père est celui d'Adam et, à travers lui, de tout homme.

L'image du souffle de Dieu planant à la surface des eaux le souligne. Référée à l'homme en gestation qu'est Adam, elle évoque les relations du fœtus à son père. Elle illustre ainsi, ce que nous apprend l'haptonomie : Que le fœtus reconnaît les souffles de son père, sa voix, ses mains, mais aussi son sexe.

Le pluriel d'*Elohîm* laisse entendre la même chose. Référé au « *tohu-bohu* » de la terre, il évoque les ébats d'un couple parental. Ce qui explique qu'au moment où Dieu crée l'homme et la femme, il s'exprime soudainement à la première personne du pluriel. Dans tout le reste du texte, en effet, Dieu s'exprime en disant « je », alors qu'en créant Adam et Ève, il s'exprime au « nous » : « *Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance* ». Et un peu plus loin, toujours dans la traduction œcuménique : « *Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, mâle et femelle, il les créa*<sup>2</sup> ».

Ces versets laissent entendre que Dieu est lui-même « mâle et femelle ». Ce qui justifie le pluriel qui, ici, le désigne.

Dans l'histoire d'Adam et Ève, les seuls autres versets dans lesquels Dieu s'exprime en disant « nous » sont ceux où il les expulserait de l'Eden. Après s'être mis en colère, le voilà qui, soudainement calme, s'exprime à nouveau en disant « nous » :

*Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous, par la connaissance de ce qui est bon ou mauvais. Maintenant qu'il ne tende pas la main pour prendre aussi de l'arbre de vie, en manger et vivre à jamais !*<sup>3</sup>

Dieu se présente ici comme l'un des membres d'un couple parental qui constate que son fiston a grandi : « Il est comme nous ! Dit-il. Il a découvert le bon et le mauvais ! On ne peut plus l'empêcher de vouloir vivre sa vie et de partir ! » Or, cela arrive à un moment très précis : celui de la séparation définitive du monde de Dieu et de celui de la terre. Ce « nous » est, de ce fait, une clef qui indique que ce qui arrive là, à Adam et Ève, est la répétition du second jour de la Création au cours duquel ces deux mondes ont été séparés.

Je reprends le texte, dans la traduction de Chouraqi :

« *Elohîm dit : "un plafond sera au milieu des eaux: il est pour séparer entre les eaux et entre les eaux. Elohîm fait le plafond. Il sépare les eaux sous le plafond des eaux sur le plafond. Et c'est ainsi. Elohîm crie au plafond "Ciel". Et c'est un soir et c'est un matin : deuxième jour* »

Cette symbolique qui raconte comment les *Elohîm* ont séparé le ciel, où ils résident, du monde terrestre, où vivent les hommes, est fort belle. S'effectuant au sein des eaux, elle évoque, elle aussi, la vie fœtale : celle de l'homme en gestation, d'Adam. Mais elle renvoie de plus, au niveau du corps de l'homme, ou plutôt, de son *image inconsciente du corps*, aux eaux du visage : aux yeux.

Dans l'image du corps, les yeux sont des miroirs d'eau qui trônent au milieu du visage. Ce sont des lacs réfléchissants, des miroirs qui s'intercalent entre la réalité extérieure et la réalité intérieure de l'être, mais qui, de plus, ont la particularité de les refléter toutes deux

Passons donc des eaux du visage, des yeux, au sexe et à la sexualité d'Adam et Ève. L'une des choses les plus frappantes de ce mythe est que la sexualité de l'homme et de la femme n'y est présentée qu'à partir d'un seul organe : les yeux.

Prenons le texte dans la traduction œcuménique :

*Le serpent était la plus astucieuse de toutes les bêtes des champs que le Seigneur Dieu avait faites. Il dit à la femme : « Vraiment ! Dieu vous a dit : "vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin"... » La femme répondit au serpent : « Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin, mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : "Vous n'en mangerez pas et vous n'y toucherez pas afin de ne pas mourir. » Le serpent dit à la femme : « Non, vous ne mourrez pas, mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux possédant la connaissance de ce qui est bon ou mauvais. » La femme vit que l'arbre était bon à manger, séduisant à regarder, précieux pour agir avec clairvoyance. Elle en prit un fruit dont elle mangea, elle en donna aussi à son mari qui était avec elle et il en mangea. Leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils surent qu'ils étaient nus. Ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des pagnes.*

---

<sup>2</sup> Genèse 1, 27. Tr. Oecuménique

<sup>3</sup> Genèse 3, 22. Tr. Oecuménique.

Des pagnes que Chouraqui traduit, lui, par « des ceintures ». Ce qui modifie considérablement le sens de ce dernier verset.

L'ouverture des yeux ne renvoie en effet pas ici à la nudité extérieure du corps. À une époque où le mot « fantasme » n'existe pas, elle symbolise l'ouverture des yeux d'Adam et Ève sur la nudité de leurs jardins intérieurs.

Ève est présentée comme une jeune adolescente qui ne sait que ce que son papa lui a dit : que la sexualité est irrémédiablement liée à la mort. C'est ce qu'elle déclare au serpent qui lui répond : « Mais non, vous ne mourrez pas. Ton papa le sait très bien. Il sait que si vous goûtez au fruit de l'arbre, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux. Vous vous sentirez dégagés du poids du corps et de la gravité terrestre, hors temps et hors espace. Et, percevant ainsi le monde des *Elohîm* dont vous êtes issus, vous comprendrez ce qui est « bon », ce qui perpétue la vie et l'arbre des générations, et ce qui est « mauvais », ce qui l'entrave et y met terme.

Le serpent n'a rien d'un diable. C'est un initiateur qui présente la sexualité, telle que les femmes du peuple parlaient encore récemment de leurs règles : « J'ai vu ! » « J'ai pas vu ! » Et qui, de plus, annonce la suite de l'histoire : Ce qu'Adam et Ève vont devoir découvrir avec leurs trois premiers enfants, Caïn, Abel et Seth.

Dans la symbolique de l'arbre, il n'est question ni de faute ni de péché. La sexualité n'est pas présentée comme un « mal ». Elle est présentée comme l'un des lieux privilégiés de la rencontre des deux mondes dont l'homme est constitué : Celui des dieux dont il a hérité le souffle et la pensée, et celui de la terre d'où est issu son corps. Dire comme le disait Françoise Dolto, que la pornographie est une invention des curés, n'est donc pas qu'une aimable plaisanterie.

La seule chose qui différencie la sexualité humaine de celle des autres mammifères est d'être langagière, et tout le monde sait qu'à défaut de pouvoir s'exprimer autrement, le désir sexuel se perçoit dans les yeux. Tout le monde, sauf bien sûr,... les religieux qui nous en ont donné une toute autre interprétation.

Passons maintenant à la conception des enfants. Je reprends le texte dans la traduction de Chouraqui :

*Adâm pénètre Hava, sa femme. Enceinte, elle enfante Caïn. Elle dit : « j'ai eu un homme avec IHVH. » Elle ajoute à enfanter son frère, Ebel. Et c'est Ebel, un pâtre d'ovins. Caïn était un serviteur de la glèbe.*

D'une façon excessivement concise, en deux versets, ce texte nous présentent ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui une double forclusion du Nom-du-père.

Adam pénètre sa femme et disparaît. À la naissance de Caïn, Ève est seule à fêter l'heureux événement. Or que dit-elle ? « *j'ai eu un homme avec IHVH* », « *J'ai procréé un homme, avec le SEIGNEUR*<sup>4</sup> ».

Il est clair que, dans ses fantasmes, Ève n'a pas fait cet enfant avec Adam. Avec qui l'a-t-elle fait ? « Avec ses parents ! » Répond le texte : Avec Dieu. Ève a ainsi, conçu fantasmatiquement Caïn, au mieux avec son papa, au pire avec sa maman. Voilà, nous dit ce texte, ce qui détermine un destin d'intégriste, d'assassin ou de paranoïaque.

Avec Abel, c'est exactement l'inverse. À sa naissance, Eve ne dit plus rien. Elle est dans la répétition. Que dit le texte ? « Elle ajoute à enfanter son frère ». Avec Caïn, Ève a éprouvé un plaisir inouï, un plaisir où elle s'est vue l'égale de Dieu. Avec le second, elle n'éprouve plus rien. Elle met bas sans un mot, sans un affect. Et c'est bien cela que veut dire Abel.

En hébreu, Abel est un mot qui désigne tout à la fois, le rien et la buée. Abel, c'est donc, non seulement du rien, mais c'est surtout, du rien dans le langage : de la buée. C'est une bouche qui, bâillant, n'a produit aucun mot. C'est celui qui arrive alors que nul ne le désirait : l'enfant-accident, l'enfant imprévu dans l'ordre familial, l'enfant de la honte, l'enfant hors-mots. En bref, c'est le descendant sacrificiel, le bouc émissaire ou le schizophrène.

Ni Caïn, ni Abel ne sont donc conçus « à l'image » d'Adam, dans son désir et son nom. Si l'on en doute, il n'y a qu'à se reporter, au chapitre suivant : le livret de famille d'Adam. Ils n'y sont même pas mentionnés. Seth est le seul des trois garçons qu'Adam conçoit « *à sa ressemblance, selon sa réplique*<sup>5</sup> » et en criant son nom.

Lorsque les deux premiers enfants d'Adam deviennent adolescents, c'est, de ce fait, pour l'amour d'un « père imaginaire », de Dieu, que Caïn va assassiner son frère. Poursuivons le texte :

Traduction André Chouraqui :

*Et c'est au terme des jours, Caïn fait venir des fruits de la glèbe en offrande à IHVH. Ebel fait venir, lui aussi, des aînés de ses ovins et leur graisse. IHVH considère Ebel et son offrande. Caïn et son offrande, il ne les considère pas. Cela brûle beaucoup Caïn, ses faces tombent, IHVH dit à Caïn : « Pourquoi cela te brûle-t-il, pourquoi tes faces sont-elles tombées ? N'est-ce pas, que tu t'améliores à porter ou que tu ne t'améliores pas, à l'ouverture la faute est tapie; à toi sa passion. Toi, gouverne-la. Caïn dit à Ebel, son frère... (trois petits points) Et c'est quand ils sont au champ, Caïn se lève contre Ebel, son frère, il le tue.*

Voyant Caïn se décomposer, Dieu lui dit : *que tu t'améliores à porter ou que tu ne t'améliores pas, à l'ouverture la faute est tapie.* En d'autres termes : « Vu l'état où cela te met, que tu décides ou te refuses à aller voir un thérapeute, de toute façon le mal est en toi. »

Or qu'est-ce que ce mal, appelé *faute*, dont on a fait le péché ? La question est d'autant plus importante que c'est le seul endroit de toute l'histoire d'Adam et de sa famille où le mot « *faute* » apparaît.

---

<sup>4</sup> Traduction œcuménique

<sup>5</sup> Genèse 5, 3. Tr. André Chouraqui

La *faute*, c'est l'acte passionnel, irréfléchi ou hystérique : c'est l'acte sans parole. Caïn ne tue pas son frère en parlant avec lui, comme le laisse entendre les traductions chrétiennes. Il dit à son frère, trois petits points ou deux point : « Il se lève et le tue ». Incapable de parler, Caïn ne peut pas plus attribuer à sa parole qu'à sa pensée le pouvoir de gouverner ses actes. C'est son corps qui, parlant à sa place, fait qu'il en oublie sa filiation divine : le langage.

La *faute* est ainsi définie, dans ce mythe, comme un défaut de parole. Ce qui n'est pas sans importance, puisque cela permet de comprendre ce que l'on trouve à l'entête des Dix Commandements, lorsqu'il y est dit que les *fautes des pères* se transmettent sur trois ou quatre générations.

Les *fautes des pères* sont leurs manques à parler. Et, sur le mode où Françoise Dolto disait qu'il fallait trois générations pour faire un psychotique, ce sont leur manques à parler qui se transmettent, sous forme de *fantômes*, dans la succession des générations.

C'est là encore, l'histoire de Caïn qui nous l'illustre. Je reprends la traduction oecuménique :

*Le SEIGNEUR dit à Caïn : "Où est ton frère Abel ?" - "Je ne sais, répondit-il. Suis-je le gardien de mon frère ?" Qu'as-tu fait ? reprit-il. La voix du sang de ton frère crie du sol vers moi. Tu es maintenant maudit du sol qui a ouvert la bouche pour recueillir de ta main le sang de ton frère. Quand tu cultiveras le sol, il ne te donnera plus sa force. Tu seras errant et vagabond sur la terre. Caïn dit au SEIGNEUR : "Ma faute est trop lourde à porter. Si tu me chasses aujourd'hui de l'étendue de ce sol, je serai caché à ta face, je serai errant et vagabond sur la terre, et quiconque me trouvera me tuera." Le SEIGNEUR lui dit : "Eh bien ! Si l'on tue Caïn, il sera vengé sept fois." Le SEIGNEUR mit un signe sur Caïn pour que personne en le rencontrant ne le frappe. Caïn s'éloigna de la présence du SEIGNEUR et habita dans le pays de Nod à l'orient d'Eden.<sup>6</sup>*

Que signifie ce signe que Dieu met sur Caïn ? C'est celui de la folie, considérée comme la déconnexion du terrestre et du céleste.

La clef en est le chiffre Sept. Car, dans la Genèse, la symbolique du Sept symbolise l'activité terrestre, en référence aux sept jours de la Création. Alors que celle du Dix, des Dix Commandements, représente l'activité céleste.

Le texte se poursuit par la descendance de Caïn, qui engendre Hénoch, qui engendre Irad. Et ainsi de suite jusqu'à la septième génération, où son descendant, Lamek, met au monde un enfant appelé Toubal-Caïn et délire, en déclarant à ses femmes :

*Ada et Cilla, écoutez ma voix ! Femmes de Lamek, tendez l'oreille à mon dire ! Oui, j'ai tué un homme pour une blessure, un enfant pour une meurtrissure. Oui, Caïn sera vengé sept fois, Mais Lamek soixante-dix sept fois."*

Avec le retour du nom de l'ancêtre meurtrier, on nous présente ainsi un père qui souffre d'une psychose puerpérale. Voilà comment est montrée, dans la Bible, la façon dont les fantômes, les *fautes* ou les manques à parler des pères, se transmettent dans la succession des générations.

\*\*\*

À l'adolescence de ses deux premiers fils d'Adam, la « faute paternelle » ayant ainsi engendré la psychose, passons à l'adolescence des enfants de Noé qui commet lui aussi une « faute » qui va créer les classes sociales.

L'histoire d'Adam et de ses trois fils traite du rôle que joue le père dans la santé mentale de l'enfant. Celle de Noé de ses fils considère sa place dans la construction sociale de l'enfant. Prenons tout d'abord le texte dans la traduction oecuménique :

*Sem, Cham et Japhet étaient les fils de Noé qui sortirent de l'arche (...)*

*Noé fut le premier agriculteur. Il planta une vigne et il en but le vin, s'enivra et se trouva nu à l'intérieur de sa tente.*

*Cham, père de Canaan, vit la nudité de son père et il en informa ses deux frères au-dehors. Sem et Japhet prirent le manteau de Noé qu'ils placèrent sur leurs épaules à tous deux et, marchant à reculons, ils couvrirent la nudité de leur père. Tournés de l'autre côté, ils ne virent pas la nudité de leur père.*

*Lorsque Noé sut ce qu'avait fait son plus jeune fils, il s'écria : « Maudit soit Canaan, qu'il soit le dernier des serviteurs de ses frères ! » Puis il dit : « Béni soit le SEIGNEUR, le Dieu de Sem, que Canaan en soit le serviteur ! Que Dieu fasse sa part à Japhet, mais qu'il demeure dans les tentes de Sem et que Canaan en soit le serviteur !<sup>7</sup> »*

Ce qui donne chez Chouraqui :

*Hâm, le père de Kena'ân, voit le sexe de son père. Il le rapporte à ses deux frères, dehors.*

*Shém prend avec Iéphet la tunique : ils la placent sur l'épaule, les deux. Ils vont en arrière et recouvrent le sexe de leur père. Leurs faces en arrière, le sexe de leur père, ils ne le voient pas.*

*Noah se ranime de son vin. Il pénètre ce que lui a fait son fils, le petit. Il dit : « Kena'ân est honni. Il sera pour ses frères un serviteur de serviteurs. » Puis, il dit : « IHVH, l'Elohîm de Shém, est béni ! Kéna'ân sera leur serviteur. Elohîm épanouira Iephet, il demeurera aux tentes de Shém. Kéna'ân sera leur serviteur<sup>8</sup> ».*

<sup>6</sup> Genèse 4, 9 à 16. Tr. Oecuménique.

<sup>7</sup> Genèse 9, 18-29. T. O.

<sup>8</sup> Genèse 9, 21-27. T. O.

## Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly – Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : [secretaire@jardindidees.org](mailto:secretaire@jardindidees.org)

Le texte traite ici du repeuplement de la terre par les trois fils de Noé, en présentant l'inceste père-fils comme la cause originelle des différentes classes sociales.

Cham, le père de Canaan, « voit le sexe de son père »

Le mythe reprend ici la symbolique des yeux, qui représente la dimension mentale ou fantasmagorique des pulsions érotiques. « Voir » symbolise la découverte de l'activité sexuelle par les fils de Noé, si ce n'est que le manteau avec lequel les deux aînés voilent la nudité du père se substitue aux pagens ou aux ceintures du jardin d'Eden.

En gouttant au fruit de la Connaissance, Adam et Eve ont vu qu'ils étaient nus. Profitant de l'ivresse de son père, Cham voit son sexe.

« Lorsque Noé sut ce qu'avait fait son plus jeune fils, il s'écria : "Maudit soit Canaan, qu'il soit le dernier des serviteurs de ses frères !" »

La traduction chrétienne présente ainsi Noé comme une espèce de fou qui, constatant qu'il a couché avec son fils, s'en prend à son petit-fils. Ce qui est totalement absurde.

Si l'élu de Dieu s'en prend alors à quelqu'un, ce n'est ni à son fils ni à son petit-fils, mais à lui-même. Car c'est lui qui a commis une *faute*, au sens biblique du terme, c'est-à-dire, un acte de corps qui, s'étant passé en état d'ivresse, n'a pas été précédé par un acte de pensée.

Sa *faute* n'est pas d'avoir couché avec son fils. À l'époque et dans tout le bassin méditerranéen, l'initiation des jeunes garçons est charnelle. Sa *faute* est d'avoir commis un acte de corps échappant à la gouverne de sa pensée, dont il ne peut plus, de ce fait, mesurer les conséquences. Noé ne mesure donc celles-ci qu'au moment où il se ranime de son vin et pénètre ce que lui a fait le petit.

Au jardin d'Eden, la *faute* d'Adam est d'avoir fait ses deux premiers enfants dans un acte de corps, sans les avoir auparavant conçus dans la paroles et un projet. Celle de Noé est de se retrouver dans les bras de son fils, pour n'avoir pas su l'informer verbalement de l'existence de la sexualité.

Séduit par la femme, Adam a engendré les deux premiers psychotiques de la planète. Séduit par l'enfant, Noé engendre les classes inférieures : les esclaves.

Que dit alors Noé ? Il dit : « *Kéna'ân est honni. Il sera pour ses frères un serviteur de serviteurs.* » C'est-à-dire le serviteur de ceux qui, comme son frère aîné, Sem, l'ancêtre d'Abraham, servent Dieu, et non *le dernier des serviteurs*, comme le disent les traductions chrétiennes.

Après avoir dit cela Noé ajoute en effet : « *IHVH, l'Elohîm de Shém, est béni ! Kéna'ân sera leur serviteur. Elohîm épanouira Jephét, il demeurera aux tentes de Shém.* »

Découvrant ce qui s'est passé avec son fils, Noé ne considère pas l'inceste dans ses effets immédiats. Il le considère dans ses conséquences sur trois générations. Il se dit que si Cham est à ce point collé au corps de son père, celui-ci risque de transmettre cela à son fils. Et c'est pourquoi il lui attribue la charge de servir ceux qui servent Dieu. Il confie donc Canaan à Sem, l'aîné de ses fils qui, lui, a sublimé son homosexualité dans l'amour de Dieu. Et, non sans humour, il lui confie aussi Jephét, afin de le protéger de l'ivrognerie de son père.

De ce fait, Sem, l'ancêtre d'Abraham, engendre la classe dirigeante, les Patriarches, et Canaan, qui porte le nom du pays qu'Abraham devra évangéliser, engendre, lui, les classes inférieures : les Cananéens et les esclaves..

Ce mythe illustre donc, lui aussi, ce qui est dit à l'entête des dix Commandements : que les manques à parler des pères, leurs *fautes*, se transmettent sur trois ou quatre générations.

\*\*\*

Passons pour finir à l'adolescence d'Ismaël et d'Issac, les fils d'Abraham, dont la « faute » va engendrer l'éthique parentale biblique.

Abraham est le père des Patriarches. Il met au monde une lignée de sages. Il est donc logique que ce soit à lui que Dieu enseigne l'art de la paternité. Nous allons voir que le sacrifice d'Isaac est la clef de voûte de cet enseignement. On ne peut toutefois saisir les enjeux de cet épisode qui est le plus troublant de la vie d'Abraham, si l'on ne comprend pas qu'il est l'aboutissement d'une longue histoire, celle de sa vie sexuelle.

Abraham a épousé sa demie-sœur. Lui et Sara ont le même père. Or Sara est stérile et Abraham en souffre. Dieu lui a annoncé une nombreuse descendance, mais Sara n'arrive pas à y croire. Voulant donner un fils un Abraham, elle met Hagar, sa servante, dans le lit de son frère-époux. Hagar tombe enceinte, mais Sara, ne le supportant pas, la chasse violemment dans le désert.

Abraham ayant laissé faire, Dieu récupère Hagar. Il la sauve d'une mort certaine et lui ordonne de retourner auprès de sa maîtresse, pour y supporter sa tyrannie, car elle porte en elle un élu de Dieu : Ismaël.

Un peu plus tard, sous l'apparence de trois messagers, Dieu rend visite à Abraham et Sara pour leur annoncer l'arrivée d'Isaac. Sara, rieuse, n'arrive toujours pas à y croire. Dieu la sermonne et lui annonce qu'il reviendra.

L'histoire se poursuit et, après la destruction de Sodome et Gomorrhe, l'événement tant attendu arrive.

Traduction œcuménique :

*Le Seigneur intervint en faveur de Sara comme il l'avait dit, Il agit envers elle selon sa parole. Elle devint enceinte et donna un fils à Abraham, en sa vieillesse, à la date que Dieu lui avait dite.*

La traduction de Chouraqui est, ici encore, assez différente. Dieu n'intervient pas auprès de Sara : il la sanctionne.

*IHVH sanctionne Sara, comme il a dit. IHVH fait à Sara, comme il a parlé. Enceinte, Sara enfante à Abrahâm un fils pour ses vieillissements, au rendez-vous dont Elohîm lui avait parlé.*

Traduction œcuménique :

*L'enfant grandit et fut sevré. Abraham fit un grand festin le jour où Isaac fut sevré. Sara vit s'amuser le fils que Hagar l'Égyptienne avait donné à Abraham. Elle dit à ce dernier : « chasse la servante et son fils, car le fils de cette servante ne doit pas hériter avec mon fils Isaac ». Cette parole fâcha beaucoup Abraham parce que c'était son fils. Mais Dieu lui dit : « Ne te fâche pas à propos du garçon et de ta servante. Écoute tout ce que te dit Sara, car c'est par Isaac qu'une descendance portera ton nom. Mais du fils de la servante, je ferai aussi une nation, car il est de ta descendance ».*

Ce qui donne chez Chouraqui :

*La parole (de Sara) fait très mal aux yeux d'Abrahâm, au sujet de son fils. Elohîm dit à Abrahâm : « Que cela ne fasse pas mal à tes yeux, pour l'adolescent et pour ta servante. Tout ce que te dira Sara, entends sa voix. Oui, en Is'hac sera créée pour toi semence. Mais le fils de la servante, lui aussi, en nation, je le mettrai, oui, c'est ta semence ».*

La traduction chrétienne élimine ici un détail important qui, concernant les yeux d'Abraham, est indispensable pour comprendre la suite de cette histoire. Nous avons vu que les yeux ont une certaine importance dans ce texte. Ce sont des organes qui, s'ouvrant intérieurement au contact de l'arbre de la Connaissance, donnent accès à l'Autre réalité : au monde des dieux, des *Elohîm*. Or Abraham est le modèle même de l'homme de Connaissance. On ne peut donc ainsi éliminer ce qui concerne ses yeux, et cela d'autant moins qu'Abraham est un voyant. Ici, ce sont donc les propos de sa sœur-épouse qui font mal aux yeux d'Abraham, le voyant. Mais, au lieu d'écouter, comme le lui a dit Dieu, ce que dit Sara et de comprendre que ce qu'elle lui demande est totalement inacceptable, Abraham se contente d'obéir à Dieu. Il se soumet au désir de Sara, et Hagar et Ismaël sont à nouveau chassés dans le désert où, mourant de soif, Dieu les sauve une seconde fois, en faisant surgir les puits de Béer-Shéva.

La miraculeuse apparition du puits permet à Abraham d'évangéliser le roi cananéen de Jérusalem, Abimelek. Il passe alors avec lui un pacte qu'il scelle par un curieux rituel, le rituel des sept agnelles :

*Abraham prit du petit et du gros bétail qu'il donna à Abimélek et tout deux conclurent une alliance.*

*Abraham mit à part sept agnelles du troupeau. Abimélek dit à Abraham : « Que font ici les sept agnelles que tu as mises à part ? » Il répondit : « Pour que tu reçoives de ma main sept agnelles. Elles me serviront de témoignage que j'ai creusé ce puits. » C'est pourquoi on appela ce lieu Béer-Shéva car c'est là que tout deux avaient prêté serment.*

La symbolique de ce rituel a une certaine importance pour la compréhension de ce qui va suivre. Que signifient en effet ces sept agnelles ? Le chiffre Sept symbolise l'activité terrestre. Nous l'avons vu à propos de Caïn. Alors que l'agnelle renvoie au premier adage de l'éthique paternelle biblique : Tu sépareras l'agneau du troupeau ! Tu ne laisseras pas l'enfant stagner dans les jupes de sa mère ! Or si ce sont, ici, des agnelles et non des agneaux, c'est afin d'indiquer que l'épisode suivant de la vie d'Abraham, le sacrifice de son fils, concerne tout d'abord la relation de la mère à l'enfant. Ou, en d'autres termes, qu'il a pour fonction de « sanctionner » Sara, c'est-à-dire de castrer, au sens freudien du terme, cette mère possessive et capricieuse qu'elle est devenue. Il indique que l'épreuve à laquelle Abraham va être soumis à pour objet la castration de la mère, mais une « castration » qui concerne autant le père que la mère, lorsque les pères se comportent, tel que l'a fait Abraham, en laissant leurs épouses décider à leur place du sort de leurs enfants.

Je reprends le texte dans la traduction œcuménique :

*Or, après ces événements, Dieu mit Abraham à l'épreuve et lui dit : « Abraham »; il répondit : « Me voici. » Il reprit : « Prends ton fils, ton unique, Isaac, que tu aimes. Pars pour le pays de Moriyya et là, tu l'offriras en holocauste sur celle des montagnes que je t'indiquerai. »*

*Abraham se leva de bon matin, sangla son âne, prit avec lui deux de ses jeunes gens et son fils Isaac. Il fendit les bûches pour l'holocauste. Il partit pour le lieu que dieu lui avait indiqué. Le troisième jour, il leva les yeux et vit de loin ce lieu.*

*Abraham dit aux jeunes gens : « Demeurez ici, vous avec l'âne; moi et le jeune homme, nous irons là-bas pour nous prosterner; puis nous reviendrons vers vous. » Abraham prit les bûches pour l'holocauste et en chargea son fils Isaac; il prit en main la pierre à feu et le couteau, et tous deux s'en allèrent ensemble.*

*Isaac parla à son père Abraham : « Mon père » dit-il, et Abraham répondit : « Me voici, mon fils. » Il reprit : « Voici le feu et les bûches; où est l'agneau pour l'holocauste ? » Abraham répondit : « Dieu saura voir l'agneau pour l'holocauste, mon fils. » Tous deux continuèrent à aller ensemble.*

*Lorsqu'ils furent arrivés au lieu que Dieu lui avait indiqué, Abraham y éleva un autel et disposa les bûches. Il lia son fils Isaac et le mit sur l'autel au-dessus des bûches. Abraham tendit la main pour prendre le couteau et immoler son fils. Alors l'ange du SEIGNEUR l'appela du ciel et cria : « Abraham ! Abraham ! » il répondit : « Me voici. » Il reprit : « n'étends pas la main sur le jeune homme. Ne lui fais rien, car maintenant je sais que tu crains dieu, toi qui n'as pas épargné ton fils unique pour moi. »*

*Abraham leva les yeux, il regarda, et voici qu'un bélier était pris par les cornes dans un fourré. Il alla le prendre pour l'offrir en holocauste à la place de son fils.*

## *Le Jardin d'idées*

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly – Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : [secretaire@jardindidees.org](mailto:secretaire@jardindidees.org)

Cette histoire est présentée comme une mise à l'épreuve d'Abraham. Or ce n'est pas sa foi que Dieu met à l'épreuve. Celle-ci est incontestable. Abraham est un « fou de Dieu ». C'est ainsi qu'il se comporte tout au long de cette histoire. Et ici, il le prouve encore. Dieu met à l'épreuve sa capacité à être père : à s'avoir s'opposer à la mère narcissique et possessive qu'est devenue Sara. Mais, également, à ne pas se comporter, lui-même, comme une mère, en refusant d'admettre que son enfant est, comme tout vivant, destiné à mourir.

Nous avons vu à quel point Abraham était bouleversé par la scène que lui a fait Sara à propos d'Ismaël. Les propos de sa sœur-épouse lui ont fait « *très mal aux yeux* ». Ici, au contraire, Abraham accomplit ce que Dieu lui ordonne sans éprouver la moindre angoisse. Il chemine en bavardant calmement avec son fils. Or s'il peut être à ce point tranquille, c'est parce que, dans son cœur de père, il ne le sacrifie pas : il l'envoie au royaume de Dieu où celui-ci le réclame. Ne doutant pas un instant qu'Isaac est attendu dans l'Au-delà, Abraham n'a aucune raison de souffrir pour lui. S'il souffre, c'est en tant que père, de devoir être privé de son enfant. Or voilà précisément l'épreuve que lui impose Dieu. Il lui apprend ce que signifie « séparer l'agneau du troupeau » :

« *Où est l'agneau pour l'holocauste ?* » demande Isaac. « *Dieu saura voir l'agneau pour l'holocauste, mon fils,* » lui répond Abraham.

Il est clair ici qu'Abraham identifie son fils à un agneau. Or, en réponse à l'interpellation de Dieu, ce n'est pas un agneau qu'il voit, mais un bélier : un père. Levant les yeux vers celui qu'il vit comme un père, son dieu, il ne voit pas l'agneau qu'est devenu son fils : il voit le père de l'agneau. Lui, qui a eu « *très mal aux yeux* » lorsque Sara l'a contraint de chasser son aîné, voit alors le père de l'agneau, les cornes prises dans un fourré. Les *cornes* : l'organe le plus céleste de l'animal, *prisonnières d'un fourré*, c'est-à-dire de la terre et de féminité. Voyant cela, Abraham saisit qu'il a, lui-même, commis une *faute gawe*, en laissant son épouse décider à sa place du sort de ses enfants. Et, comprenant que ce n'est pas l'agneau, le fils, qu'il faut sacrifier, mais plutôt le bélier, le père, c'est ce qu'il fait.

Telle est la façon dont ce mythe préfigure la *castration freudienne*, si ce n'est qu'ici, la castration n'est pas, comme chez Freud, celle de l'enfant, mais comme dans la psychanalyse post-doltoienne et transgénérationnelle, celle des parents.